

**THEATRE DE L'OPERA. — Guer-
cœur, tragédie en musique, en trois
actes et cinq tableaux, d'Albéric
Magnard.**

La vie d'Albéric Magnard fut d'une
exemplaire dignité. Sa mort commande
le respect. Son œuvre, *Guercœur*, que
l'Opéra vient de représenter, éclate de
sincérité : elle apparaît moins comme la
production d'un artiste que comme la
matérialisation plastique et sonore des
pensées et des rêves d'un cœur tour-
menté et généreux. On voudrait l'admi-
rer et l'aimer sans réserves. Et tout de
suite il en est une qui s'impose. Albéric
Magnard, à l'imitation de son maître,
Vincent d'Indy, a écrit lui-même son
poème. Il faut bien l'avouer : le drama-
turge, chez lui, ne vaut pas le musicien.
En exergue à *Guercœur*, on pourrait, a-
t-on dit, mettre cette phrase de Bossuet :
« Ah ! si quelques générations, que dis-
je, si quelques années après votre mort,
vous reveniez, hommes oubliés au mi-
lieu du monde, vous vous hâteriez de
revenir dans vos tombeaux pour ne pas
voir votre nom terni, votre mémoire abo-
lie et votre prévoyance trompée dans
vos amis, dans vos créatures, et plus en-
suite dans vos héritiers. »

C'est l'histoire de *Guercœur*. Du ciel
où trônent les déesses Vérité, Bonté,
Beauté, Souffrance, le héros obtient de
revenir sur la terre qu'il a quittée pré-
maturément : Il y trouve sa maîtresse
et son disciple bien-aimés aux bras l'un
de l'autre, le peuple, délivré par lui, qui
l'insulte et le frappe, tout son idéal de
justice et de beauté anéanti. Et *Guer-
cœur*, conduit par Souffrance, remonte
au ciel où rien ne troublera désormais
sa vision d'un monde sur lequel sera ad-
venu le règne de l'amour et de la liberté.

Albéric Magnard a joué la difficulté.
D'autres avant lui ont mesuré le danger
de revêtir d'un corps, voire d'une ombre
de corps, des personnages allégoriques.
Mais ce n'est pas là surtout l'écueil au-
quel se heurte un livret tel que celui de
Guercœur. En fait, ce qui nuit à cette
« tragédie en musique », c'est l'incerti-
tude d'une forme qui hésite entre l'opéra
et l'oratorio. Il semble bien que ce soit
vers cette dernière qu'incline le tempé-
rament de l'auteur. Elle permet des dé-
veloppements musicaux d'un caractère
et d'une ampleur en harmonie avec la
nature profondément symphoniste d'Al-
béric Magnard.

Les divers tableaux qui composent
Guercœur, parmi lesquels le quatrième,
celui de l'émeute populaire, apporte une
vigoureuse diversion, sont traités par un
artiste moins soucieux d'effets de théâ-
tre que de noble et harmonieuse compo-
sition musicale. Ils se déroulent dans
une atmosphère de grandeur austère,
dans un mouvement grave et lent. Al-
béric Magnard se rattache, par son style
et son écriture, directement à l'école de
César Franck. Des ensemble vocaux, où
dominent les voix de femmes, sont im-
prégnés d'une haute sérénité mystique :
celui qui termine l'œuvre est d'une beau-
té à laquelle nul ne saurait demeurer
insensible.

L'Opéra a monté *Guercœur* avec le
plus grand soin. La distribution fémi-
nine réunit Mlles Yvonne Gall et Marise
Ferrer, dans les principaux rôles, et au-
tour d'elles, des cantatrices de la valeur
de Mlles Hörner, Lapeyrette, Jeanne
Manceau, Jane Laval, Mmes Morère,
Mortimer, Montfort, etc... M. Endreze est
un *Guercœur* de noble stature et de voix
solide qui lutte avec avantage contre un
orchestre chaleureux et précis sous la
direction de M. François Ruhlmann,
mais d'un degré, dans la nuance, assez
souvent supérieur à la nécessité. A M.
Forti est dévolu le rôle assez effacé et
ingrat du disciple parjure, à M. Raoul
Jobin, celui de l'ombre d'un Poète.

Des décors d'un beau style, une mise
en scène remarquablement réglée, des
chœurs qui chantent juste et, quand il
le faut, piano, donnent à ce spectacle
un caractère artistique rare. N'oublions
pas la part qui revient dans ce résultat
à M. Guy Ropartz, à qui est due l'orches-
tration de nombreuses pages disparues
dans le drame de 1914 et qui, ami intime
d'Albéric Magnard, a surveillé l'expres-
sion de sa pensée avec toute sa science
et tout son cœur.

GUSTAVE BRET.